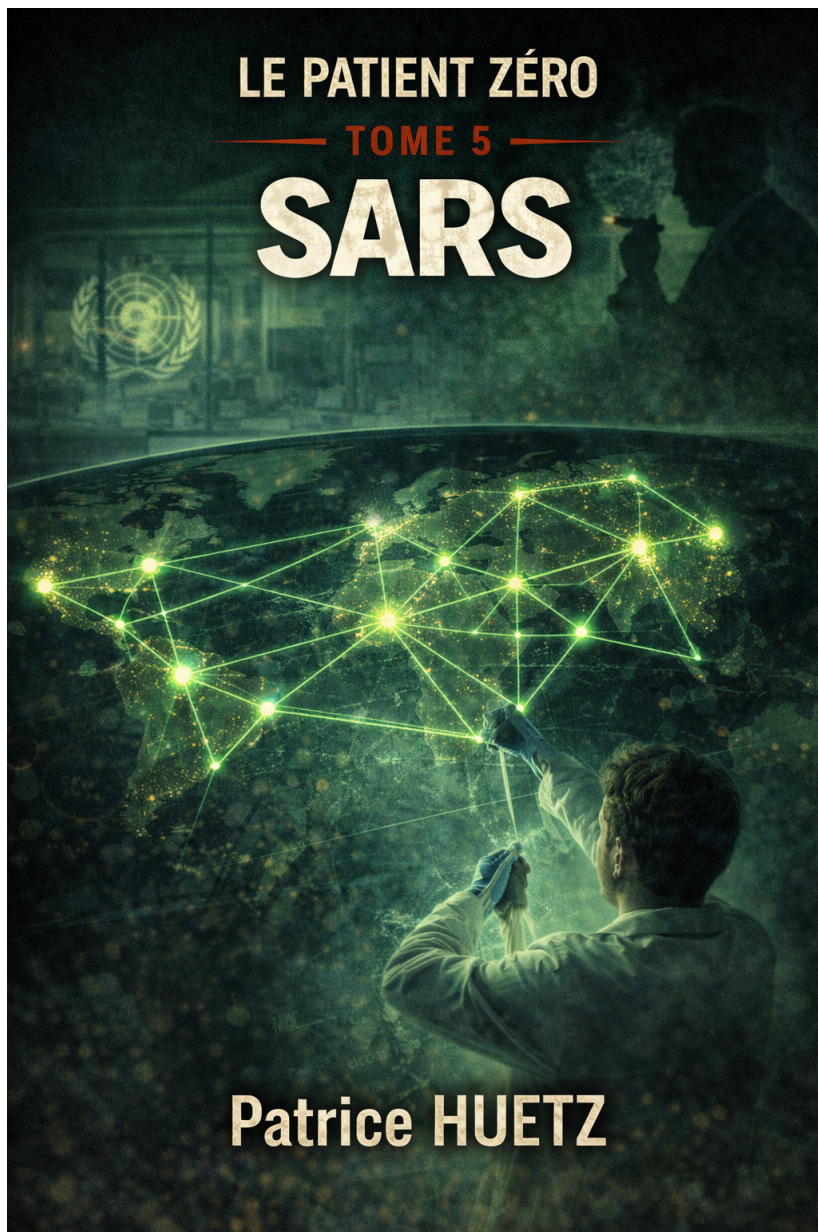


LE PATIENT ZÉRO

TOME 5

SARS

Patrice HUETZ



Le Patient Zéro — SARS

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

L'Appel de Tokyo

« On ne choisit pas de devenir Chroniqueur. Le Chroniqueur vous choisit. Et quand il le fait, vous êtes déjà mort — vous ne le savez pas encore. » — Carnet Noir, annotation de Yuki Tanaka, 2024

Genève, mars 2028. Le printemps n'avait pas encore atteint les rives du lac Léman. Les arbres restaient nus, squelettiques contre un ciel bas qui pesait sur la ville comme un couvercle de plomb. Les eaux du lac étaient d'un gris métallique, immobiles, reflétant un ciel qui n'avait pas décidé s'il voulait être hiver ou autre chose. Dans le bureau sécurisé du troisième sous-sol de l'OMS, Marcus Favre relut le message pour la dixième fois.

Un simple courriel, arrivé sur une adresse qu'il croyait morte depuis six mois. Pas de signature. Pas d'objet. Juste une phrase en japonais qu'il avait fait traduire par trois logiciels différents avant de la soumettre à Elena :

Celui qui taille l'arbre doit d'abord en connaître les racines. Venez les voir.

Et en dessous, des coordonnées GPS. Un temple dans les hauteurs de Tokyo.

Marcus se frotta les yeux. À quarante-neuf ans, il portait mieux son âge qu'autrefois. La chute de l'année précédente, la trahison

d'Amara, le gouffre existentiel qui l'avait aspiré pendant des semaines — tout cela l'avait paradoxalement reconstruit. Il avait cessé de courir après la vengeance pour construire quelque chose de plus durable : une équipe, une méthode, une alliance. Le genre de choses que la douleur brute détruisait mais que la douleur apprivoisée pouvait, parfois, ériger.

Ses cheveux poivre et sel étaient désormais coupés court, son dos plus droit, ses yeux gris-bleu retrouvaient par intermittences cette vivacité que le deuil avait éteinte. La cicatrice au menton, souvenir d'un couloir de laboratoire à Moscou, s'était estompée jusqu'à ne plus être qu'une ligne pâle. Pas la cicatrice intérieure. Celle-là ne guérissait pas — elle se cicatrisait, nuance importante, mais la chair en dessous restait fragile.

« C'est elle », dit Elena depuis l'autre côté de la pièce.

Elle était penchée sur son écran, ses cheveux blond cendré retenus par un crayon, les boucles d'oreilles héritées de sa mère captant la lumière froide des néons. Quatre ans ensemble — d'abord comme alliés, puis comme amants, désormais comme partenaires dans tous les sens du terme. Deux personnes que l'horreur avait soudées de la seule manière qui comptait : elles s'étaient regardées dans les yeux au fond du gouffre et avaient choisi de continuer à tenir la corde.

« Tu ne peux pas en être sûre », répondit Marcus.

« L'adresse correspond au réseau crypté que Tanaka utilisait en 2025, avant qu'elle disparaisse. Le protocole d'encodage est identique — clé asymétrique sur 4096 bits, schéma de rotation horaire que nous avons documenté lors de l'opération Berlin. Les coordonnées GPS pointent vers un temple shintoïste abandonné dans les hauteurs de Hachiōji, propriété privée depuis 1998. Et le message est écrit dans un dialecte de Kyōto que seule une femme de sa génération et de sa formation utiliserait. »

Elena se retourna. Dans la lumière artificielle, ses yeux verts portaient cette expression particulière — l'analyse en cours, les pièces

qui s'assemblaient, le verdict qui se formait avant les mots.

« La probabilité que ce soit un faux est inférieure à trois pour cent. »

Marcus se leva et s'approcha de la carte du monde qui occupait tout un mur — une carte physique sur laquelle il avait superposé, au fil des années, un réseau de fils colorés et d'épingles. Des épingles rouges marquaient les positions connues des laboratoires du Jardin. Certaines avaient été remplacées par des épingles vertes — les labos détruits, neutralisés, réduits à des gravats et des séquences ADN dans des disques durs chiffrés. Quatre en quatre ans. Il en restait huit — huit points rouges qui persistaient sur la carte comme des blessures ouvertes.

« Si c'est un piège, on perd notre avantage. Le Jardin sait qu'on possède la carte génétique de leurs souches. Ils savent que Lotus et Pivoine sont compromis. Nous envoyer au Japon, c'est peut-être leur manière de nous sortir de Genève et de récupérer nos archives pendant notre absence. »

« Ou c'est une opportunité qu'on ne peut pas refuser. »

La salle de réunion sécurisée se trouvait au même étage, derrière une porte blindée que seuls cinq badges pouvaient ouvrir. Une cage de Faraday parfaite, les murs tapissés d'un alliage absorbant les signaux électromagnétiques, les tables dépourvues de tout appareil non autorisé. Marcus y retrouva ce qui restait de son équipe — et ce qu'il en avait fait.

Thomas Brennan, le journaliste d'investigation américain, occupait sa place habituelle, un gobelet de café à portée de main et son ordinateur portable ouvert sur trois dossiers simultanés. Depuis leur alliance, il avait mis entre parenthèses sa carrière publique pour devenir l'archiviste officieux de leur combat — compilateur de preuves, traducteur de complexités scientifiques en récits compréhensibles. *The Atlantic* pouvait attendre. La vérité, non.

Sur l'écran mural, le visage de Chen Wei apparaissait en vidéoconférence depuis Singapour. L'ancienne agent du MSS avait conservé ses cheveux courts et son regard impénétrable, mais Marcus avait appris à lire les micro-expressions qui trahissaient son humanité — la légère contraction des narines quand quelque chose l'inquiétait, le plissement imperceptible du coin gauche de la bouche quand elle retenait une information. Aujourd'hui, ses narines palpaient légèrement.

Wei semblait tendue.

« J'ai fait vérifier les coordonnées par mon réseau local », annonça Wei sans préambule. « Le temple de Hachiōji existe. Il date du XVI^e siècle — un ancien lieu de culte bouddhiste zen tombé en désuétude après un incendie en 1923. Racheté en 1998 par une fondation culturelle basée à Zurich. La fondation est une coquille vide — aucune activité déclarée, pas de personnel, pas de transactions depuis vingt ans sauf le paiement annuel des taxes foncières. La dernière rénovation du temple date de 2001. »

« Zurich », répéta Marcus. « Le Jardin adore la Suisse. »

« Il y a plus. Mon contact au MSS — celui qui n'a pas encore été retourné, et qui me coûte en faveurs ce que vous n'imaginez pas — m'a confirmé que Yuki Tanaka a été vue à Tokyo il y a trois semaines. Dans le quartier de Minami-Aoyama, en voiture avec un garde du corps. Vivante. Âgée, diminuée, mais vivante. »

Un silence tomba sur la salle. Yuki Tanaka. La Chroniqueuse. Le cinquième maillon d'une chaîne qui remontait à 1847. Edmund Blackwood Jr., William Crane, Maria Santos, Jean-Pierre Duval, Yuki Tanaka. Cinq générations de témoins du Jardin. Cinq archivistes de l'horreur — des êtres humains qui avaient choisi, à un moment de leur existence, de voir sans agir, de savoir sans révéler, de porter le poids de cent quatre-vingts ans de meurtre organisé dans les pages d'un carnet relié de cuir noir.

Elena brisa le silence. « Si Tanaka veut nous rencontrer, c'est qu'elle a quelque chose à nous donner. Le Carnet Noir, peut-être. Ou

des informations sur l'Architecte. Ou les deux. Elle est mourante — les mourants ont des comptes à régler. »

« Ou elle nous tend un piège sur ordre de l'Architecte », objecta Brennan en refermant son ordinateur portable, geste qu'il réservait aux moments où il voulait qu'on l'écoute vraiment. « Heinrich Favre sait que Marcus est son arrière-petit-fils. Il sait que Marcus l'a localisé à 80 % — les huit laboratoires restants le resserrent géographiquement. Utiliser Tanaka pour nous attirer au Japon, c'est exactement la manœuvre d'un homme qui joue depuis cent cinquante ans. »

Marcus se tourna vers l'écran de Wei. « Wei, qu'est-ce que ton instinct te dit ? »

L'ancienne espionne hésita — chose rare chez elle, elle qui avait passé sa vie à afficher une certitude qu'elle n'éprouvait pas toujours. « Mon instinct me dit que Tanaka est en train de mourir. D'un cancer, probablement — sa silhouette sur les images de surveillance de mon contact est méconnaissable par rapport à ses photos de 2020. Et mon instinct me dit aussi que les gens qui meurent ont tendance à vouloir régler leurs comptes. La question n'est pas de savoir si c'est un piège. La question, c'est : quel est le coût de ne pas y aller ? »

Marcus quitta la salle de réunion et monta au rez-de-chaussée. Il avait besoin d'air — de vrai air, pas ce mélange de filtres HEPA et de recyclage climatisé qui composait l'atmosphère des sous-sols sécurisés. Le hall du Palais des Nations grouillait de diplomates et de fonctionnaires internationaux, tous ignorants de la guerre secrète qui se livrait dans les sous-sols de leur propre institution.

Il sortit sur la terrasse qui donnait sur le parc Ariana. L'air froid lui mordit le visage — une morsure propre, revigorante, qui sentait l'herbe humide et les eaux du lac. Il enfonça les mains dans les poches de sa veste et contempla les cèdres centenaires qui bordaient l'allée principale. Des arbres qui avaient vécu la Seconde Guerre mondiale, la Guerre Froide, le SIDA, le SRAS, le COVID. Des arbres qui

avaient vu défiler les diplomates de cent nations — pendant que le Jardin travaillait en dessous, patient et méthodique.

Quatre ans. Quatre années depuis qu'Elena avait prononcé les mots qui avaient tout changé : *Quelqu'un les fabrique*. Depuis, il avait traversé la culpabilité, la rage, l'obsession, la chute. Et maintenant, cette chose fragile qu'il n'osait pas encore nommer : un but. Une direction. La conviction que ce qu'il faisait avait un sens au-delà de la vengeance personnelle.

Son téléphone vibra. Un message de Sarah.

Marcus, je sais que tu ne m'appelles plus que quand tu pars en mission. Alors je t'écris avant. Sois prudent. Pas pour moi. Pour toi.

Il relut le message trois fois. Depuis qu'elle avait sauvé Wei à Singapour l'année précédente — venue de Genève en quarante-huit heures sur un simple appel, sans poser de questions —, leur relation avait évolué. Plus de haine. Plus de reproches. Juste cette distance polie entre deux personnes que la douleur avait séparées et que le temps n'avait pas réunies.

Il répondit : *Merci, Sarah*.

Puis, après une hésitation : *Je vais au Japon. Quelqu'un sait peut-être pourquoi Léa est morte.*

La réponse mit dix minutes à arriver. *Tu sais déjà pourquoi elle est morte, Marcus. La question, c'est ce que tu vas faire de cette connaissance.*

Le soir même, Marcus et Elena préparèrent leur départ dans l'appartement qu'ils partageaient depuis un an, un trois-pièces fonctionnel dans le quartier de Plainpalais. Un appartement qui portait les traces de leur vie commune — les livres de virologie d'Elena empilés contre les murs, les carnets de Marcus sur la table du salon, une photo de Léa posée sur le buffet près de l'entrée, jamais déplacée, jamais retournée.

Elena vérifiait méthodiquement le contenu de ses valises — séquenceur portable, centrifugeuse miniature, consommables

stériles, téléphones cryptés, clés de chiffrement sur support physique, vêtements pour deux semaines. Elle travaillait par catégories, avec l'efficacité d'une femme qui avait appris à ne jamais être prise au dépourvu.

Marcus, lui, tournait en rond.

« Tu ne prends pas ton carnet ? » demanda Elena sans lever les yeux.

Il regarda le carnet de notes posé sur l'étagère. Le même depuis 2024 — une couverture en toile noire élimée aux coins, les pages gondolées par l'humidité de Bergen et la chaleur de Nairobi, rempli de notes en marge, de schémas de connexions, de noms entourés de rouge ou de vert. Quatre ans de sa vie condensés en deux cent quarante pages.

« Je prends un carnet neuf. »

Elena s'arrêta et le regarda. Ses yeux verts le sondèrent avec cette acuité qui le troublait encore, après tout ce temps — cette capacité qu'elle avait d'observer sans juger, de voir sans condamner, d'évaluer avec la précision d'une scientifique et la chaleur d'une femme qui aimait véritablement l'objet de son attention.

« Un nouveau chapitre ? »

« Un nouveau tome. »

Elle sourit — ce sourire rare qui illuminait brièvement son visage de scientifique sérieuse, comme un rayon de soleil sur une façade nordique. « Tu parles comme un écrivain. »

« Les Chroniqueurs sont des écrivains. C'est peut-être ce qui me fait peur dans la proposition de Tanaka. »

Le sourire d'Elena s'effaça. Elle posa soigneusement ce qu'elle tenait et croisa les bras — pas de manière défensive, mais de la façon dont quelqu'un se tient quand il s'apprête à dire quelque chose d'important et veut s'assurer d'être entendu.

« Tu ne vas pas devenir Chroniqueur, Marcus. C'est le plan : obtenir les archives, identifier l'Architecte précisément, démanteler le